

ENTREVUE AVEC ROSE RWANGA

Statut de l'entrevue : ouverte au public

Nom de l'interviewé(e) : Rose Rwanga (R.R)

Nom de l'intervieweur (euse) : Callixte Kabayiza (C.K)

Nom du vidéographe : Monique Mukabalisa

Nombre de sessions : 1

Lieu de l'entrevue : chez l'interviewée

Date de l'entrevue : 31 janvier 2009

Langue de l'entrevue : Kinyarwanda

Nom du transcripteur : Caritas Ufitinkanda

Date de la transcription : 10 mars 2010

Logiciel utilisé pour lire le DVD : Windows Media player

Note éditoriale :

Cette entrevue est celle d'une rwandaise qui a vécu dans les années 1959 la période de la guerre qui lui a causé, ainsi qu'à certains autres rwandais de l'époque, des pertes, des séparations, et d'autres conséquences qu'elle nous raconte. Elle nous parlera brièvement de la vie et des conditions dans lesquelles ils ont vécu dans ces moments. Comment ces persécutions ont évolué jusqu'à ce qu'elles aboutissent au génocide contre les Tutsi en 1994, et leurs conséquences. L'entrevue mettra aussi en évidence la bravoure et la résilience qu'ont eu ceux et celles qui ont vécu ces moments difficiles, comment ils se sont battus sans se décourager; pour s'assurer un avenir meilleur. Il m'a été facile de transcrire l'entrevue, car j'étais captée par la leçon de vie et un grand apport que nous laissent certains de nos aînés.

00 : 12

C.K : Dans votre vie, ...on va le faire comme une simple conversation ; quand tu auras besoin qu'on s'arrête pour prendre une pause, nous le ferons sans problème, il n'y a rien qui presse. Avant tout, j'aimerais que tu nous dises comment tu t'appelles, que tu me dises qui tu es, ton identité, après ça, tu me diras l'identité, l'origine de la famille, les noms, l'âge, la religion. J'aimerais qu'on commence par toi, me dirais-tu ton identité.

R.R : Mon identité, je m'appelle Rosa [Roza] Murorunkwere, Mme Rwanga. Je suis rwandaise, je suis née à Byumba.

C.K: Quand es-tu née? (Quelle année)

R.R: Je suis née en 1945.

C.K. Le jour et le mois, tu t'en souviens?

R.R: Le mois d'Août, le 03.

C.K: Et puis, quelle est votre ethnie? L'ethnie de vos parents.

R.R : C'est -à-dire...

C.K: Selon les ethnies du Rwanda...

R.R: Selon les ethnies du Rwanda, chez nous, ... nous sommes des Batsobe, des Babona, et ma mère était une Munyiginya/ Umugunga.

C.K: Au Rwanda, on dit qu'il y a trois ethnies, il y a les Batwa, ...

R.R: Et je suis aussi une Tutsi.

CK: Tes parents, m'as-tu dit comment ils s'appelaient? Comment s'appelait ton père? Comment s'appelait ta mère?

R.R: Mon père était Didas Bayijahe, et ma mère Bernadette Nyiratamba

C.K.: Il est difficile de connaître l'âge des rwandais, surtout de cette époque-là. Pourrais-tu approximativement savoir s'ils sont nés dans telle ou telle année?

R.R: Mon père est né en 1922...

C.K: Te demander les dates serait un peu difficile...

R.R.: ce n'est pas possible...

C.K.: Celui de ta maman, tu ne connais pas non plus? Et puis, tes frères et soeurs, ceux avec qui tu es née, vous êtes nés à combien? Combien de garçons, combien de filles?

R.R: Nous sommes huit. Trois garçons et cinq filles

C.K.: Et toi, tu étais parmi les plus grands? Tu es née en quelle position?

R.R.: Je suis l'aînée de mon père.

C.K.: Toi, tu es née en premier à la maison. Es-ce que tu te rappelles des noms de tes frères et sœurs?

R.R: Il y a Génereuse Mugorucyeye, Alexis Rumanyika, Maurice Harerimana, Philippe Kagara, mais il y a d'autres enfants que mon père a eu, arrivé en Ouganda.

C.K. : Pas de la même mère ?

R.R. : Pas de la même mère.

C.K.: Tu te souviens d'eux?

R.R.: Leurs noms, j'ai même les noms de leurs enfants...

C.K.: Est-ce que ceux-là qu'il a eus arrivé en Ouganda sont parmi les huit dont tu m'as parlé?

R.R: Non, les huit, nous sommes de la même mère.

C.K: À part ces frères et soeurs de chez Rwanga, Rwanga lui-même, te rappelles- tu de sa date de naissance?

RR: Rwanga est né en 1941, sa famille venait de Kibungo.

C.K.: Vous avez eu combien d'enfants ensemble?

R.R: Ensemble Nous avons eu quatre enfants, et nous avons arrêté parce que mes accouchements étaient pénibles.

C.K. : Peux-tu me dire leurs noms, par ordre d'âge? L'ainé-le garçon, il s'appelait comment, son âge, et sa date de naissance si tu t'en rappelles?

R.R. À part que, celui que je compte comme quatrième n'a pas vécu longtemps pour arriver au génocide, il est décédé plus tôt.

C.K.: Nous allons y revenir après. Pourrais-tu nous dire en peu de mots, comment ils se suivaient en âge?

R.R.: Ceux qui sont morts pendant le génocide sont: Wilson Rwanga, Degrotte Rwanga, Yacintha Rwanga.

C.K.: Celui qui est décédé avant, c'est aussi ton enfant, peux-tu en parler?

R.R.: Lui s'appelle Rwanga William

C.K.: Comme ils se suivaient, il y avait combien de garçons?

R.R.: Au fait, j'avais eu une seule fille et les garçons étaient à trois.

C.K.: Yacintha [C'est elle, la fille]. Brièvement, pourrais-tu nous dire comment ils se suivaient en âge?

R.R.: William est né en 1969, Wilson est né en 1970 en Octobre, Degrotte est née en 1972, et Yacyntha est née en 1974.

C.K.: Est-ce que tes grands-parents, tu les as connus? Grand-pères et grand-mères ?

R.R. : Je les ai connus, mais brièvement. Parce que mon père était quelqu'un qui voulait faire des études, il avait même commencé à étudier à un endroit qui s'appelait Astrida. Alors quand mon grand-père est mort, on l'a sorti de l'école pour qu'il vienne être le sous-chef. Ça aussi je peux en parler?

C.K.: Oui, tu parles de toute ton histoire, parce que c'est ta vie, c'est ton origine, ce sont tes racines, ce qu'on appelle 'racines'. Tu peux en parler.

R.R.: Alors, il est venu, il s'est occupé d'une colline, et a vraiment dirigé; quand mon grand-père venait de décéder.

C.K.: Comment s'appelait ton grand-père?

R.R.: Bitanuzire, il n'était pas baptisé.

C.K: Qu'en est-il de votre grand-mère, te souviens-tu d'elle?

R.R: Ma grand-mère s'appelait Nyiramukobwa, c'est elle qui est décédée, dernièrement, une seule année avant que le pays soit libéré, une année avant que les Tutsi ne rentrent au pays.

C.K.: Peut-être que nous y reviendrons après, s'il y a à rajouter, à propos de ta famille... Continuons donc, si on revient à ta famille tu m'as dit que ton grand-père et ta grand-mère, tu t'en rappelles vaguement, quel est ton plus grand souvenir d'eux?

R.R: Ce dont je me rappelle d'eux, c'est qu'il paraît que je pleurais beaucoup quand j'étais enfant, puis mon père demandait qu'on m'emmène chez mon grand-père. Que ce soit même pendant la nuit, on me mettait au dos, et on m'emmenait chez mon grand-père, et lui, même s'il faisait nuit, il se levait, et me portait. Je me rappelle de ça. Il avait même des *bracelets* sur les jambes.

C.K.: Ton grand-père?

R.R.: Oui, mon grand-père. Puis ma grand-mère disait: "cette fille s'est rendue difficile, tu vas toujours la gêner, et finalement?" " Et il me disait, "laisse-là..."

Ça je m'en rappelle, alors que je n'étais pas très grande, mais il y a des choses dont on se rappelle tout le temps, même quand ça s'est passé dans notre jeune enfance, ... qu'on ne peut pas oublier.

C.K. : Que tu n’oublieras pas... Alors, c’est-à-dire qu’ils sont morts quand tu étais encore petite ? Ton grand-père et ta grand-mère... ?

R.R. : Ils sont morts quand j’étais petite.

C.K. : Ta grand-mère, tu m’as dit qu’elle est décédée...

R.R. : Elle est morte récemment, elle avait cent ans.

C.K. : Ton grand-père est mort très vite..., quand tu étais jeune...

R.R.: J’étais encore petite...

C.K.: Ils vivaient aussi à Byumba, là où tu es née?

R.R. : Oui...

C.K : Dans tes souvenirs d’enfant, comment tes grand-parents vivaient-ils entre eux?

R.R.: Ils vivaient bien ensemble. Cependant ma grand-mère était très forte de caractère je dirais qu’elle était arrogante, à ce que je voyais.

C.K.: Comme tu le voyais... Tu m’as dit que ton grand-père était chef?

R.R.: Oui.

00:10: 03

C.K.: Ta grand-mère, je me dis qu’elle restait à la maison, et s’occupait du foyer...

R.R. : Elle s’occupait du foyer, surveillait les travailleurs, elle s’occupait de tout... même s’ils avaient les intendants, mais on ne peut pas rester assis toute la journée...

C.K. : À propos de tes parents, comment te souviens-tu d’eux, de leur vie?

R.R : À propos de mes parents, mon père était aussi quelqu’un d’un fort caractère, direct, et il aimait la vérité, et on le sentait. Il disait : « Vous devez faire vos études »
Ma grand-mère était quelqu’un qui pouvait faire 60km à pieds pour aller te voir à l’école, pour savoir comment tu vas.

C.K : Qui ça?

R.R : Ma grand-mère.

C.K : Ta grand-mère venait voir comment vont tes études?

R.R.: ... Et arrivée, quand elle voyait que je n’allais pas bien, parce qu’on nous donnait de la bouillie, et quelquefois pour quelqu’un qui n’en est pas habitué, ça causait de la diarrhée; elle me disait, je te prends avec moi, et elle m’emmenait, on rentrait ensemble.

C.K.: Ta grand-mère...

R.R.: Elle m'emmenait. Et quand nous arrivions à la maison, mon grand-père était trop en colère. Il disait : « ces enfants ne seront pas toujours de même [...mener une vie facile]! ». Parce qu'à l'époque de Rudahigwa, Rudahigwa leur disait : « laissez les enfants aller étudier, laisser les enfants se cultiver. »

C.K. : Ta grand-mère ne comprenait pas qu'étudier c'était important?

R.R.: Et elle disait : « Bayijahe [le père de Rose], tu veux que le lait de toutes ces vaches qui sont ici soit bu par les bergers, pendant que mes enfants souffrent de la diarrhée! »

Et l'autre (Grand-père) lui répondait : « On est d'accord sur beaucoup de choses, mais sur ce point, on ne s'entendra pas! » Et le lendemain matin, on me ramenait à l'école. Ça, je ne peux l'oublier.

C.K.: Que ta grand-mère voulait te garder près d'elle, pour qu'elle s'occupe bien de toi, ... et puis ton grand-père le refusait.

R.R.: Il ne le voulait pas, il disait : « Qu'elle aille, et qu'elle tienne fort, si cette mauvaise nourriture la tue, qu'elle la tue, mais si elle n'en meure pas, elle s'en habituera... »

C.K.: Et comment trouvais-tu ta maman?

R.R.: Ma mère était quelqu'un de calme, de très doux, elle les laissait parler seuls. C'est comme si elle se chargeait de recevoir les invités. Donc tout ce qui est propreté de la maison, c'était sa préoccupation. Avant il y avait ce qu'on appelait *ibitabo* [une sorte de façade]... Elle s'occupait de les embellir, même si le plancher de la maison était en terre, elle le lissait et il était beau et propre comme ce qu'on voit actuellement dans des maisons modernes. C'était tout ce qu'elle passait ses journées à faire.

C.K.: Elle arrangeait la maison, elle s'occupait de la maison...

R.R.: Oui, Pour que ça soit propre...

C.K.: Ta mère restait au foyer. Tu m'as dit que ton père, on l'a retiré de l'école; c'est-à-dire donc que...

R.R.: Ma mère n'a jamais été à l'école. Elle a appris des lettres en majuscules, les lettres que mon père lui apprenait. Parce que partout où mon père s'asseyait, et qu'il voulait quelque chose de la maison, il écrivait, il envoyait un message écrit. Et il disait : « je n'habiterai pas avec quelqu'un qui ne sait ni lire ni écrire. Ils ont donc engagé un homme qui s'appelait Gatimbo d'apprendre à ma mère à lire et à écrire.

C.K.: Ton père a engagé une personne, pour apprendre à ta mère à lire et à écrire?

R.R.: C'est ça.

C.K. : De tes souvenirs, comment trouves-tu qu'ils vivaient entre eux?

R.R.: Aux yeux du monde extérieur, ils vivaient bien ensemble, même quand ils se disputaient, personne ne le savait. On pouvait entendre dire qu'ils ont eu une querelle, ou quoi, même sans pour autant les voir en dispute. Parce que c'était aussi une grande propriété.

Auparavant, les maisons des chefs étaient assez larges avec beaucoup de pièces : espace pour les adultes, espace pour les enfants, et plus loin les greniers (où l'on gardait le sorgho, la bière de banane, et autres) et c'était comme un kilomètre de marche, la propriété d'un chef. Et chaque tâche avait un responsable.

C.K. : Et comme il était un chef de village, à ton avis, dans ton souvenir, comment vivait-il avec les voisins, avec les gens qui vivaient là?

R.R : À mon avis...oui mon père était sévère, c'est vrai. Mais tu ne pouvais rien manquer près de lui. Même quand tu étais quelqu'un d'ordinaire et que tu lui présentais ton problème, il le résolvait.

C.K.: Tu nous as parlé de tes frères et sœurs. Qu'après ta naissance, en bref, tu es allée à l'école, ... et à cette époque vous viviez toujours à Byumba? Combien de temps vous y êtes restés? Combien d'années scolaires y as-tu fait? Comment était votre vie là-bas?

R.R : À Byumba, j'ai fait l'école primaire ; six ans d'école primaire. Et il y avait un examen de passage pour le secondaire. Celles qui réussissaient cet examen continuaient leurs études à l'internat, soit à Save, à Nyundo, à Butare, et à Karubanda, je crois... Alors moi, et deux autres filles : Régina et Olive ; trois enfants du Nord, nous avons réussi pour aller à Save.

C.K : Vous avez réussi, pour aller étudier à Save...

Avant de réussir, durant ces 6 ans que tu as faits à Byumba, à l'école, que ce soient les enseignants, que ce soient les collègues, qu'est-ce que tu as gardé de l'école primaire?

R.R: Ce que je garde des études primaires, ... nous, nous étions enseignés par les Benebikira (religieuses). Les Benebikira sont des personnes très sévères. J'y ai acquis de l'éducation, au fait on ne pouvait pas être difficile. Tu savais que tu devais être attentive, que tu devais connaître tes leçons, sinon la religieuse te battait.

C.K : Donc au primaire, il y avait des Benebikira ?

R.R : oui, il y avait les Benebikira. Et en plus, elles n'aimaient pas « ces filles de... », comment je peux le dire, ces « enfants de chef », elles disaient que nous étions impossibles.

C.K : Y a-t-il un enseignant, ou des enseignants dont tu te souviens au primaire, et dont tu as gardé l'image ? Ce qu'ils t'ont appris... dont tu as gardé l'éducation qu'ils t'ont transmise.

R.R : Il y a une sœur qui s'appelle Sœur Immaculée, il y a une autre qui s'appelle Sr Gérard. Celles-là, enseignaient bien et avec amour. Elles nous parlaient doucement, sans brutaliser. Celles-là je ne peux pas les oublier, c'était de bonnes personnes.

C.K : Dans l'éducation qu'on vous donnait, que ce soit à l'école, ou à la maison, il y a-t-il une différence entre l'éducation qu'on donnait aux garçons de celle qu'on donnait aux filles ?

R.R : La différence, c'est que moi, on me disait de balayer. Par exemple, quand on arrivait à la maison pour les vacances, les filles balayaient. Sur toute la colline c'était la même chose, les filles balayaient la cour, elles faisaient le ménage partout. Quant aux garçons, ils allaient s'occuper des vaches, des veaux, chercher de l'herbe, etc.

C.K: Et tes frères et soeurs, ils sont aussi allés à l'école? Tu m'as dit, que c'est toi qui étais l'ainée, que tu es allée à l'école. Et tes frères, ont-ils été à l'école?

R.R: Mes frères et soeurs ont fait des études, mais quand 1959 est arrivé, ils étaient encore petits. Au milieu, il y avait les garçons; et eux aussi étaient à l'école des garçons. J'avais un frère qui a fait l'école mécanique à Goma.

C.K: Avant 1959?

R.R: Avant 1959. Puis quand 1959 est arrivé, mes frères ont pris l'exil et moi aussi.

C.K: Parlons de 1959, maintenant que nous y sommes, où étais-tu en 1959?

R.R : en 1959, j'étais à Kigali, à l'école des monitrices, en deuxième année secondaire.

C.K : Donc tu as fait 6 ans d'école primaire ?

R.R : ... et j'ai fait la septième année, préparatoire.

C.K : La 7^{ème} préparatoire, tu l'as faite où ?

R.R: À Save

C.K: C'est à Save que tu es allée, quand tu as passé ton examen, ... tu as étudié à Save, et après la 7^{ème} préparatoire, tu es allée...?

00: 20 : 00

R.R : Quand j'ai fini la 7^{ème} préparatoire, je crois que j'y ai fait aussi la première année secondaire.

C.K.: À Save?

R.R : À Save. Et c'est à ce moment qu'à Kigali, on a construit une école secondaire comme celle de Save. Elle a été construite par l'État. Puis, on a dit que les enfants venant du Nord, (il y avait une liste), que nous allions étudier à Kigali, Oui.

C.K : Donc en 1959, tu étais à Kigali, à l'école.

R.R: Voilà.

C.K : Et tes frères et sœurs, à ce moment-là, où étaient-ils? En 1959, y a-t-il ceux qui étaient à l'école... ?

R.R: Il y a ceux qui étaient à l'école primaire, au fait je parle des filles. Les garçons, l'un était à Goma, l'autre qui était mon oncle paternel, mais qui a été élevé par mon père était aussi à Goma. Donc mes soeurs étaient à l'école primaire, et quand 1959 est arrivé tout le monde s'est exilé, et moi aussi, j'ai fui.

C.K: Est-ce que tu peux me parler brièvement de ce qui s'est passé, ce dont tu te souviens? Tu étais à l'école, les parents à Byumba, les frères, les autres enfants sont à l'école aussi, les plus jeunes sont à Byumba, ... comment 1959 s'est passé? Que s'est-il passé?

R.R: En 1959, vais-je parler des hutu, ... Les hutu n'ont pas beaucoup tué les tutsi comme ils les ont tués pendant le génocide. Au contraire, ils nous ont accompagnés. Ils ont accompagné mon père, ils les ont aidés à conduire les troupeaux de vaches. Nous sommes partis, jusqu'à l'autre côté de la frontière, appelé Kamwezi.

C.K : Alors, quand cela s'est passé, tu étais à l'école, ... je veux juste comprendre, tu étais à l'école puis tu es rentrée à Byumba.

R.R : Non, nous étions en vacances

C.K: Cela est arrivé quand vous étiez en vacances, avec les autres enfants?

R.R. Nous étions en vacances. Oui..., et puis, le préfet [le gouverneur] qui s'appelle Kayijuka est venu là-bas à la frontière de Kamwezi et Mutara. Il faisait des annonces par microphones et il disait : « Toutes les personnes qui sont à l'école secondaire, rentrez [retournez à l'école], et allez finir vos études, vous ne risquez rien. Je me porte garant, c'est moi Kayijuka qui le dit. Soudain, disons après deux jours, nous avons vu les prêtres, ceux qu'on appelait les « Diocésains », venir vraiment, là-bas, à la frontière, et ils disaient : « Venez, allez étudier. » Nous, nous avons un prêtre allemand qui s'appelait Emmanuel.

C.K : Ils vous trouvaient là où vous campiez ?

R.R : Oui, là où on campait de l'autre côté [de la frontière]. Ils ont amené des véhicules, et nous sommes retournés étudier. C'est ainsi que j'ai fini mes études. Je les ai terminées à Kigali.

C.K : Non, ... Ils sont donc venus à la frontière, et tu étais avec tes parents et tes frères et sœurs?

R.R : Oui

C.K: Le préfet est venu et a dit : Que ceux qui vont à l'école, reviennent continuer leurs études, et les prêtres ont amené des véhicules...

R.R: Oui

C.K: Et toi tu es revenue?

R.R: Oui, je suis revenue au Rwanda, étudier.

C. K: Y a-t-il des frères ou soeurs avec qui tu es revenue?

R.R: Non

C.K : Tu es revenue Donc... dans la famille

R.R : Seule, parce que j'étais au secondaire

C.K: Alors les autres,... les parents...

R.R: Et mes petites soeurs,... Tous sont restés.

C.K: Ils sont restés là-bas. Parmi les garçons, et toutes les filles, ceux avec qui tu étais à la frontière, tous sont restés avec les parents...

R.R: Ils sont restés avec les parents parce qu'à Ruhengeri, on chassait les gens. Il y a même ceux qui ont été tués. Alors les garçons, comme ils se déplaçaient ici et là, et entendaient qu'il y a eu des morts, ils ont refusé de retourner au Rwanda. Mais moi je suis retournée au Rwanda.

C.K: Les garçons étudiaient à Ruhengeri?

R.R: Au fait, le fait d'étudier à Goma, et de communiquer avec les Tutsi Bakiga d'origine de Ruhengeri, ils avaient beaucoup d'informations...

C.K: Eux savaient...

R.R: Oui.

C.K: Donc tu les laisses là, on te met en voiture....

R.R: C'est ça. Il y a d'autres, il y a celle qui s'appelait Nyiramongi, au fait nous étions nombreux à retourner au Rwanda, pour terminer les études.

C.K : Puis étant partie, où es-tu allée ? Donc à ce moment là, en 1959, tu avais quatorze ans.

R.R: En 1959, j'avais 14 ans.

C.K : Tu es née en 1945, n'est-ce pas ?

R.R : Oui, c'est ça.

C.K: Tu avais quatorze ans.

R.R: Puis, j'ai étudié la première et la deuxième année...

C.K: Tu es donc revenue à Kigali, tu as repris l'école...

R.R.: Oui, j'ai fait la troisième...

C.K: Et pendant les vacances, où vivais-tu?

R.R: Nous les passions chez les religieuses.

C.K: À Kigali, l'école était dirigée par quelles religieuses?

R.R: Les Bernardines.

C.K: Ok. Chez les Bernardines... Donc tu reviens, tu retournes en deuxième et en troisième; et pendant les vacances, vous restiez chez les Bernardines...

R.R: Au fait, nous étions nombreuses à y rester, je n'étais pas la seule.

C.K: Avec beaucoup d'autres...

R.R: Et puis, à l'époque, la formation pour enseigner (école enseignante) durait cinq ans. Ces années ont passé...

C.K: Et tu as fini.

R.R: Oui, j'ai fini. C'est après avoir fini, qu'on a dit que celles qui venaient du Nord, donc de Byumba, nous devions aller chez Emmanuel. Emmanuel était un prêtre allemand, qui dirigeait le diocèse. Nous sommes donc allées nous montrer à Emmanuel.

C.K: Après que tu aies fini?

R.R: Oui

C.K: Vous êtes allées à son bureau?

R.R: Nous sommes allées au bureau.

C.K: Travaillait-il à Kigali?

R.R: À cette époque, il travaillait à Rwaza. Son diocèse était un diocèse de là-bas chez les Bakiga.

C.K: Ah! Donc, vous êtes allées au diocèse de votre prêtre.

R.R: Oui.

C.K.: Vous êtes allées au diocèse du Nord.

R.R: Parce qu'il ya avait celui du Nord, celui du Centre, celui de Kigali, et celui de Kabgayi. Il y avait trois prêtres blancs.

C.K: Des diocèses...

R.R: Nous y sommes allés...

C.K: Vous êtes allées...

R.R: Ensuite, il m'a dit : « Toi tu vas aller enseigner à Kinoni. ». C'est à Kinoni que j'ai commencé à enseigner.

C.K: Tu as commencé à enseigner quelle classe? Si tu t'en rappelles?

R.R: J'ai commencé à enseigner la classe de 4^e année. Les enfants des Bakiga portaient des habits sans sous-vêtements, et quand ils marchaient, ça faisait un bruit bizarre.

C.K: Oui...

R.R: Puis, ils disaient: « Nous sommes enseignés par une blanche! On voyait que c'étaient vraiment des enfants innocents.

CK: Et puis pendant toutes ces années, personne n'était retournée chez soi? Personne n'avait revu les siens?

R.R. Je vais t'en parler; au fait ce qui a fait qu'ils prennent soin de nous, c'est qu'ils n'avaient pas d'enseignants, ils voulaient des gens qui éduqueront leurs enfants, pour que eux aussi réussissent. Ils n'avaient aucun enseignant, tu ne pouvais voir personne qui soit allée à l'école. Chaque personne qui était supposée avoir été à l'école, voulait devenir

préfet, être bourgmestre, donc devenir quelqu'un d'important de ce genre. Mais l'enseignement intéressait peu de gens. C'est pour cela qu'ils ont pris soin de nous.

C.K: C'est-à-dire, tu finis, tu vas chez Emmanuel, il t'envoie à Kinoni, et tu commences à enseigner, ...

R.R : J'ai commencé à enseigner...

C.K : Tu as enseigné combien d'années, là-bas à Kinoni, si tu t'en rappelles ?

R.R : À Kinoni, j'y ai enseigné peut-être cinq ans. C'est presque cinq ans, ou quatre, parce qu'après, je suis allée à Kigali, après avoir été fiancée, j'ai quitté l'enseignement.

C.K : Ok. Étant allée enseigner, tu n'as jamais eu de nouvelles de tes parents ?

R.R : Je n'ai jamais eu de nouvelles de mes parents. Cependant, nous pouvions envoyer des lettres à nos familles. Mais nos lettres étaient ouvertes et lues avant d'être envoyées. Il y avait un blanc qui s'appelait Dijipin, qui nous surveillait. Quand tu écrivais une lettre, ils [les autorités] la prenaient, l'ouvraient, et voyaient si tu avais écrit quelque chose sur le Rwanda.

C.K : Toi, quand tu écrivais une lettre disons, ...

R.R : Disons, quand j'écrivais à mes parents, ces lettres étaient ouvertes d'une façon qu'on ne connaît pas. Et après ça, ils les refermaient, et elles arrivaient chez nous. Après qu'ils aient tout lu. Donc nous étions surveillées par les services de renseignement.

00 : 30 : 02

C.K : Comment avez-vous su qu'on les ouvrait ?

R.R : Moi, je l'ai appris d'un préfet qui s'appelait Donat Gatsirage [hésitante pour le nom de famille]. Il avait une femme Tutsi.

C.K : Il t'a dit que les lettres que vous écrivez sont lues.

R.R : Il disait : « Soyez prudents ».

C.K : Donc, tu n'as jamais eu de nouvelles de tes parents, entre temps.

R.R : Non, j'ai laissé tomber.

C.K : Là-bas à Kinoni, comment tu y as vécu ? Où vivais-tu ? Tu vivais avec qui ? À quel point te sentais-tu à l'aise avec eux ? À quel point eux, étaient à l'aise avec toi ?

R.R : Il y avait une maison pour les enseignantes. Il y avait des Hutu et des Tutsi. Mais les Hutu étaient peu nombreuses.

C.K: Comment cohabitiez-vous alors, avec toutes celles-là ? Comment te sentais-tu avec elles ? À quel point se sentaient-elles à l'aise avec toi ?

R.R : Moi, je voyais qu'on vivait bien ensemble. Nous avons un voisin qui s'appelait Oto Rusingizandekwe, mais c'était environs dans 10km ; et cet homme-là, ne montrait pas de racisme. Oto Rusingizandekwe, je ne sais pas si tu le connais, c'est lui le père de Gatarayiha, c'est lui le père de... Ses enfants sont tous de grandes personnalités.

C.K : À cette époque, qu'est-ce qu'il faisait à Ruhengeri ? C'était quel genre de personne ? À l'époque où tu étais là ?

R.R : Oto Rusingizandekwe, à ce moment-là, était Ministre de Comment on appelait encore ... Celui des Postes et de Communication

C.K : Il était ministre, et il vous connaissait [vous les enseignants] ?

R.R : Il venait nous rendre visite, il voyait, il nous demandait comment nous allions, ... Et nous lui disions que nous allons bien, sans problème, et il disait : « si quelqu'un a un problème, venez me dire, j'accueille des gens chez moi. »

C.K : Le salaire était-il suffisant ? Pour te nourrir ; pour pourvoir à tous tes besoins ? ...

R.R : Au fait, à l'époque, on nous donnait 2 500 francs. C'était vraiment beaucoup.

C.K : C'était beaucoup pour... Alors, comment tu as quitté Ruhengeri?

R.R : Pour que je quitte... tu vois quand tu es habitué à un endroit, vous vous promenez, vous allez en ville (Ruhengeri), puis, vous vous joignez aux autres, et vous allez à Kigali, acheter de beaux habits, donc on était habitué à cette vie. Et c'est à cette époque-là que j'ai rencontré Rwanda.

C.K : Alors vous vous êtes rencontrés à Kigali...

R.R : Nous nous sommes rencontrés à Kigali. Au fait, les gens de Kigali [la capitale] mariaient souvent les éducatrices, c'était connu. Elles avaient fait des études, on disait qu'elles avaient de bonnes valeurs ; bref, ils trouvaient en elles de bonnes épouses. Il a donc commencé à me fréquenter, il venait avec d'autres hommes me rendre visite.

C.K: Ils vous trouvaient à l'école?

R.R: Ils venaient à l'école. Et après quelques temps, il m'a dit: « pourquoi tu ne quittes pas ce village? » Et moi, je rétorquais que si je quittais, ils nous tueraient? » Puis, lui est allé à la Sûreté voir une personne qui s'appelait (je pense...) Kanyabigega. Il lui a dit mon nom; « Si cette personne trouve du travail à Kigali, y aurait-il un problème à cela? » Et l'autre répond que personne ne pouvait empêcher de partir, que nous pouvions, par exemple, évoquer des raisons de mariage. Il dit : « il n'y a pas de problème, si elle veut venir à Kigali, qu'elle vienne. » Il a vérifié cela, parce que pour les dossiers, je ne sais pas comme ils opéraient ... mais les dossiers de beaucoup de gens étaient classés même à la sûreté.

C.K: Quel genre de dossiers?

R.R: C'est des dossiers du genre «informations personnelles», Par exemple: comment Rose Murorunkwere vit-elle ici? Quelle est son origine? Etc. Alors le Monsieur de la sûreté a dit que rien ne m'empêchait d'aller à Kigali. Elle n'a aucun mal, a-t-il ajouté. C'est ainsi que je suis venue à Kigali.

C.K: Pour aller à Kigali, as-tu demandé une mutation ou tu as démissionné?

R.R: J'ai démissionné.

C.K: Tu as démissionné au travail?

R.R: J'ai démissionné au travail. Au fait, même ces prêtres qui prenaient soin de nous étaient partis, il restait des compatriotes. Ce sont des Hutu qui dirigeaient les écoles.

C.K: C'est eux qui dirigeaient les écoles...

R.R: Les choses avaient changé. On pouvait voir qu'ils n'avaient plus besoin de nous comme avant. A l'époque, ils tenaient à parce qu'ils n'avaient pas d'enseignants.

C.K: Et donc Rwanga et toi, vous avez commencé à vous fréquenter. Combien de temps connaissiez-vous avant que tu puisses quitter Ruhengeri? Ça a pris beaucoup d'années? Peux-tu nous en parler brièvement?

R.R: Au début de notre relation, j'ai dû quitter le logement qui nous était prêté. A Kinoni, j'étais avec une autre fille qui s'appelait Suzanne Kabasinga. Kabasinga, était originaire de Ruhengeri [elle connaissait des gens de la région]. Elle était fiancée à un Hutu, musulman, qui s'appelait Mwesuwedi, mais des musulmans de l'UNAR. C'est avec elle que j'ai quitté l'ancien logement. Nous sommes allées dans un quartier qui s'appelle Ibereshi. Et à Ibereshi vivait un vieux qui s'appelait Martin Rusabyangonga, un Tutsi, très intègre, très intègre alors! Suzanne lui a demandé si nous pouvions loger chez lui et il a accepté de nous héberger. Nous nous sommes installées chez lui.

C.K: À Ruhengeri

R.R: Oui. À Ruhengeri. Alors, je suis allée faire un examen à Hatton & Cookson [pour un emploi], et j'ai réussi l'examen.

C.K: Tu l'as passé à Ruhengeri?

R.R: Non. Je l'ai passé, arrivée à Kigali. C'était une entreprise de blancs qui recherchait des employés.

C.K : Tu as réussi...

R.R : J'ai réussi, avec une autre fille qui s'appelle Josephine Mukanyangezi, c'est ainsi que nous avons commencé à travailler.

C.K: Chez Hatton...

R.R: Chez Hatton.

C.K: Et Rwanga, qu'est-ce qu'il faisait à cette époque?

R.R: Rwanga était un technicien, électronicien. Tous ces engins que Mukabarisa [la personne derrière la camera] est entrain d'utiliser, il savait lui aussi les utiliser... Voilà le début de notre relation.

C.K: Quand est-ce que vous vous êtes mariés?

R.R: Nous nous sommes mariés en soixante huit[1968].

C.K: En soixante huit [1968]?

R.R: Oui c'est ça, en soixante-huit [1968], le cinq, Mai.

C.K : Qu'est-ce que tu peux dire que tu savais de lui, à l'époque où vous vous êtes mariés ? Que peux-tu dire de lui, dès votre rencontre, puis quand vous vous êtes mariés ?

R.R : Là-bas, parmi les autres jeunes hommes de sa compagnie, ses collègues le taquinaient souvent «tu t'es cherché une enseignante ? D'ailleurs, est-ce une blanche ou une rwandaise [Rose avait le teint très clair] ? » Et cela faisait qu'il était fier de sa femme, tu comprends ; on voyait qu'il me respectait. Tout ce dont j'avais besoin, il me le donnait, et on communiquait bien. Mais plus le temps avançait, plus on passait du temps ensemble, certaines choses changeaient... Ce n'est pas comme quand nous venions juste de vivre ensemble, mais il me respectait toujours, vraiment beaucoup.

C.K : Les enfants que vous avez eus ensemble, pour leur éducation, qu'est-ce que tu leur apprenais ? Quel genre d'éducation tu leur donnais ? Que ce soit les garçons ou ta fille, comment tu faisais ?

R.R : Mes enfants, je leur donnais une bonne éducation. A Kigali on m'appelait Croix-Rouge.

C.K : Pourquoi ?

R.R : Parce que je ne pouvais pas accepter qu'une personne vienne me demander quelque chose, que je suis capable de faire ou de trouver, et la laisser partir. Et mes enfants aussi, on voyait que cette habitude d'aimer les gens, ils l'avaient. Mon garçon, Willson Rwanga, lui avait un enfant Hutu pour lequel il payait les études, mais il lui disait « il ne faut pas le dire à maman ». C'est cet enfant Hutu qui est venu me le dire après la mort de Willson.

C.K : Celui-là dont il payait l'argent pour les études ?

R.R : Oui, parce Willson était technicien comme son père et avait commencé à travailler. Quant à Degrotte Rwanga, il étudiait à l'université, il n'avait pas encore fini, je ne savais pas encore quel était son caractère. Et la fille aussi... je ne sais pas comment je peux le dire, ... C'étaient des enfants honnêtes, de toute innocence. Si un enfant vient et te dit, « j'ai rencontré tel, il m'a dit ceci... », et ma fille, c'était la même chose, elle nous disait qui elle avait rencontré, ce que la personne lui avait dit ou fait... j'étais fière de leur éducation. Ils me disaient tout. De ce côté-là, je remerciais Dieu... Hélas, ils sont morts.

00 : 40 : 45

C.K. : Après votre mariage et quand vous avez commencé à avoir des enfants, as-tu continué à travailler, as-tu repris le travail, comment as-tu fait?

R.R : J'ai continué à travailler jusqu'à mon arrivée ici [à Montréal]. Après HATTON, j'ai été embauchée chez SICLA, puis quelque part ailleurs... eh bien, j'ai travaillé dans plusieurs organismes.

C.K : Tu as continué à travailler, tu as repris le travail, avec les enfants, parce que tu avais des ouvriers dans la maison qui s'occupaient de...

R.R : Nous avons des ouvriers à la maison, une bonne, un domestique, un gardien de nuit, je n'étais pas de ces gens qui étaient sollicités à faire ceci ou cela à la maison après les heures de bureaux; occasionnellement, quand après un certain temps, on avait envie de manger quelque chose de spécial, je le préparais sur ma propre initiative.

C.K : Au Rwanda, l'éducation donnée par le père et celle donnée par la mère, était-elle la même? Y avait-il une différence entre les deux? Quel était ton rôle dans l'éducation des enfants, quel était celui de Rwanga?

R.R : C'est moi qui occupais une grande place dans leur éducation. Mon mari, comme tous les techniciens, je ne dis pas qu'il leur manque quelque chose mais tout leur comportement est influencé par leur travail; parfois arrivait avec une humeur désagréable à la maison suite à un à problème non résolu à son travail dans différents ministères. Il y avait quelque chose qu'ils appelaient ``machine comptable`` dans le domaine des

finances... Quand cette dernière tombait en panne, ils appelaient mon mari, ils le cherchaient jusqu'à le trouver peu importe où il pouvait être! S'il n'arrivait pas à la réparer, c'était une catastrophe. S'il rentrait dans cet état d'échec, c'étaient nous qui payions cher. C'est cela l'attitude d'un technicien. Je l'appelais souvent ``mécanicien`` pour le taquiner.

C.K : C'est toi qui prenais soin des enfants, c'est toi qui les gardais.

R.R : C'est moi qui m'occupais d'eux, qui leur racontais des histoires amusantes. De temps en temps, il me disait : « Te rends-tu compte des choses que tu racontes aux enfants »? Je lui répondais : « Si mes enfants ne me parlent pas à qui vont-ils parler»?

C.K : Revenons sur la guerre qui a déclenché le génocide. Peux-tu me dire brièvement comment tu as vu les débuts, selon ce que tu m'as raconté, la guerre aurait commencé en 59 (1959). Après le départ de tes parents, après 59, y a-t-il eu d'autres indices que tu aurais vus et qui pouvaient présager peu de sécurité, qu'il y avait de graves problèmes?

R.R : Entre temps, après la prise du pouvoir par le président Habyarimana, il y avait un semblant de sécurité. Mais quand les choses ont commencé à changer moi je voyais tout cela. Quand j'en parlais à mon mari, il me trouvait folle. Je lui demandais pourquoi, il me répondait : « Es-tu Ngango, Nzamurambaho, Gafaranga [des personnalités impliquées dans les partis politique]? Pour quoi les autorités s'intéresseraient-elles à nous »? Il me parlait en présence des enfants. Je proposais à mes enfants de nous enfuir, et ils trouvaient que j'exagérais, alléguant qu'ils ne voyaient aucune menace. ``Le Front Patriotique Rwandais progresse dans ses combats vers nous et toi tu parles de fuir``? Voilà ce que ma famille me disait. Moi j'étais prise de panique, mon cœur ne restait plus tranquille, mais eux refusaient de voir la réalité. C'est le malheur de raisonner des gens sensés être instruits. S'il s'agissait des jeunes enfants que je pouvais forcer de partir avec moi, ils n'auraient pas péri tous.

C.K : Donc d'après toi tu aurais préféré que vous partiez tous.

R.R : Moi je pré-sentais que nous allions tous mourir. À un certain moment, j'ai pris la fuite et je suis allée dans un quartier swahili chez une cousine.

C.K : Le quartier swahili de Nyamirambo? Trouves-tu que tu avais fui vraiment?

R.R : Les miens ne prenaient pas cela au sérieux, et du temps de Katumba [un milicien], parce que je suis partie après lui, les miliciens pouvaient s'introduire à n'importe quel moment et demander telle ou telle autre personne [elle donne l'exemple du nom de Monique qui est derrière la caméra). Dans ce quartier des musulmans, la personne recherchée pouvait passer par les brèches des clôtures des voisins, personne ne disait rien. Puis les autres disaient qu'il n'y avait pas de ... dans cette maison. Les musulmans étaient compatissants. Certains parmi eux avaient des femmes Tutsi. C'était différent avec Kiyovu où les Burundais et les Hutu nous insultaient à longueur de journée. Un jour, mes enfants sont venus me voir là où je me cachait, sur ordre de leur père avec mission de me demander si j'avais été épousé par les musulmans; voilà comment lui prenait la situation.

Les enfants m'ont dit avec insistance : « Maman, nous te supplions, rentre à la maison, papa n'est pas content du tout; partons sans autres commentaires ». Le musulman qui m'hébergeait dit à mes enfants : « Allez demander à votre père de venir me voir demain ici ». Karoli [le mari] répondit au rendez-vous, avec un air très hautain. Le musulman en question lui dit : « Rwanga, quand tu entends RTLM citer ton nom tout au long de la journée, es-tu une personnalité riche, intéressante? Possèdes-tu un camion remorque, quoi d'extra-ordinaire que tu as pour que RTLM parle de toi sans arrêt? Ton long nez, voilà pourquoi ils s'intéressent à toi! Regarde les traits de tes enfants. Leur mère elle, comprend; elle me fait plus pitié, la mère de ces enfants me fait beaucoup pitié, parce qu'elle souffre seule. Mon mari claque la porte, allume sa cigarette et s'en va.

Au moment de son assassinat, qu'est-il arrivé? Ont-ils eu pitié de lui? Après la mort du président Habyarimana, mes enfants m'ont dit : « Maman, l'imbécile vient d'être assassiné ». Karoli [le mari] a directement quitté le bistro du quartier appelé *Ishyirahamwe* [coopérative] où il partageait la bière avec d'autres, il est venu à la maison s'exclamant en ces termes : « L'idiot vient d'être abattu ». Je lui ai dit : « Toi aussi tu parles le même langage que les enfants? Ne voyez-vous pas que nous allons tous périr ? » Il répliqua : « Mourir, pourquoi penses-tu tout le temps à la mort ? » Il n'avait rien compris! J'étais déjà morte depuis quelques temps. Mais tous ont péri et j'ai survécu. Malheureusement, je n'y vois aucun avantage. Après qu'ils ont tué mes enfants et mon mari, j'ai pris le milicien par le col de sa chemise, et je lui ai dit ``pourquoi tu ne me tues pas, moi``, pourquoi m'épargnes-tu? Il me répondit que la mort que je subissais n'est pas la moindre [endurer la mort des siens]. Il avait raison. Je ne peux pas oublier cela.

C.K : Cela se comprend

R.R : Je ne peux pas oublier cela

C.K : C'est évident.

R.R : Tu comprends qu'ils avaient leurs points de vue différents des miens, mais je savais beaucoup.

C.K : Leurs points de vue étaient différents des tiens.

R.R : Oui, on ne voyait pas la situation de la même façon. La fameuse guerre des années '59 [1959] et ce qui a suivi, Karoli était aux études à Bujumbura, il est revenu en '63 [1963], et quand il est revenu, il a trouvé toute sa famille en vie dans le Buganza, son père, sa mère, la famille élargie; ils sont morts récemment...le vieux, mon beau-père a perdu à peu près une centaine de descendants, ses enfants, petits enfants et autres...

C.K : Il vivait encore? Est- il est mort pendant le génocide?

R.R : Non, lui est mort avant.

0 : 50 : 33

C.K : Mais ses descendants...

R.R : Ses descendants sont tous morts récemment [en 1994]. Ils habitaient toute une colline à eux seuls, ils étaient connus sous le nom de leur arrière grand-père : *les descendants de RWASUBUTARE*, ils ne se souciaient de rien parce qu'ils n'avaient jamais connu la guerre; mais moi j'avais tout vu...

C.K : Ce que tu avais connu en 59[en 1959]

R.R : Mais oui !

C.K : Pour toi, c'était comme si les violences que tu avais déjà vues recommençaient

R.R : Evidemment

C.K : Te réfugier dans le quartier swahili, tu semblais te préparer...

R.R : C'était un pis-aller, voyant que ceux à qui je m'adressais ne voulaient pas m'écouter. Ils étaient instruits, ils touchaient de l'argent, mais ils ne comprenaient pas le danger imminent. Mes fils me suivaient partout où je me cachais, ils venaient me dire qu'ils avaient été payés...ils voulaient être utiles avec leur argent.

C.K : Ils ne pouvaient pas comprendre les choses aussi facilement que tu pouvais les comprendre en ta qualité de mère.

R.R : Non

C.K : Et comme tu le dis, tu avais vu les événements de 59[1959], tu as vu comment les choses se sont déroulées...

R.R : Je connais tous les événements

C.K : Si tu es à l'aise d'en parler, peux-tu me raconter brièvement comment vous avez vécu les moments après l'assassinant de Habyarimana, après avoir appris cette nouvelle?

R.R : Après la mort de Habyarimana, un jeune homme nommé Nsengiyumva est venu nous annoncer que les gens vont mourir. Il nous a dit : Ngango vient de mourir, Nzamurambaho vient de mourir, Gafaranga vient de mourir (juste les noms que Karoli avait cités). Les gens commencent à monter et fuir, faites de même vous aussi. Nous sommes montés en direction de l'Eglise Sainte Famille. Arrivés à Sainte Famille, il y avait un grand registre, on nous demandait chacun notre carte d'identité et on nous enregistrait dedans, noms, et tout ce qui va avec notre identité.

C.K : Qui vous enregistrait?

R.R : L'abbé Munyeshyaka avait désigné quelqu'un pour le faire. La table d'enregistrement se trouvait juste devant l'autel.

C.K : A l'Eglise?

R.R : A l'Eglise, ce monsieur avait un registre; quand on entrait, c'était lui qui nous recevait et commençait à...

C.K : Chacun entrait...

R.R : On entrait, on nous demandait notre carte d'identité

C.K : On vous enregistrait avec votre ethnie?

R.R : Oui, et il ne nous remettait pas nos cartes d'identité; nos cartes étaient données aux miliciens.

C.K : Est-ce que toute ta famille est allée à l'Eglise Sainte Famille?

R.R : Mes enfants et moi sommes partis les premiers. Non, nous sommes d'abord allés au CELA; Karoli est resté à la maison, il n'est pas venu, alors le 12 [avril], tous les Pères Blancs ont quitté le CELA et sont partis, ils ont remis les clés à l'Abbé MUNYESHYAKA, nous avons été massacrés le 22 avril

C.K : A l'Eglise Sainte Famille?

R.R : Non. Au CELA. L'abbé est passé au CELA la veille, il a donné ordre à la sentinelle de ne pas revenir le lendemain, parce que, disait le prêtre [Munyeshyaka], il y aurait beaucoup de visiteurs. Le lendemain, la sentinelle a dormi jusque tard le matin ou il n'a pas pris au sérieux l'ordre donné par l'abbé. Et lorsque les miliciens sont venus, ils l'ont trouvée encore là. L'abbé Munyeshyaka était avec eux et il a commencé à injurier la sentinelle en ces termes : « Idiot, ne t'ai-je pas dit hier qu'on ne te trouve pas ici aujourd'hui? » Il lui a donné deux bonnes gifles. Moi je n'ai pas vu cela, le témoignage vient de deux jeunes gens présents au moment des faits. C'est à ce moment-là qu'ils sont entrés au CELA, avec deux camions (vans), ils ont fait monter mes deux enfants et mon mari dans le camion. Je suis restée avec ma fille Hyacinthe et autre fille qui est une nièce de mon mari. Ils sont partis. Quand j'ai revu l'abbé, je lui ai dit : « Monsieur l'Abbé, où avez-vous emmené mes enfants »? Ils vont revenir, m'a-t-il répondu. Alors Hyacinthe me disait : « Mais, maman, penses-tu que l'abbé peut leur faire quelque chose de mal? Ils vont revenir ». Jusqu'à la dernière minute, on ignorait ce qui se passait. Nous sommes allées à L'Eglise Sainte Famille après une semaine (je pense). Entre temps Renzaho [le préfet de Kigali] est venu. Je lui ai demandé : « Est-ce vraiment vous qui avez pris mes enfants, c'est vous qui êtes allé tuer mes enfants? Mes enfants, qu'ont-ils fait de mal, pourquoi ne pas nous avoir emmenés, Karoli et moi, c'est nous qui connaissons les Hutu; mes enfants, que vous ont-ils fait? » Il m'a rien répondu et il est parti; il ne voulait rien révéler.

C.K : Est-ce que vous vous connaissiez avant?

R.R : Oui, nous avons un ami commun, Rwagafilita ; et il est originaire de Kibungo!

C.K : Il n'a pas trouvé de réponse.

R.R : Il n'avait aucune réponse; Même plus tard, avant que ma fille Hyacinthe soit fusillée, le préfet [Renzaho] est revenu, mais il n'a rien fait. Un milicien m'a trouvée assise à l'église avec Hyacinthe. J'avais fortement supplié l'abbé de cacher ma fille comme il l'avait fait pour d'autres, mais il continuait à me rassurer que rien ne nous arrivera, que personne ne va les toucher. Au même moment est arrivé un autre milicien. Celui-ci s'est exclamé : « he!he!he, la fille de Karoli! ». Il a commencé à la toucher. J'avais demandé à Hyacinthe de couper ses cheveux [pour ne pas être très remarquable], mais elle avait coupé un peu. Ce milicien a insisté pour la prendre. Je voulais lui parler... mais je me suis tue ensuite. Hyacinthe refusa de partir, elle cria tout haut à l'Eglise, disant « je ne pars pas, je refuse de partir... » L'autre répliqua : « Te prendre ou te tuer, que préfères-tu? Ma fille dit : « J'accepte de mourir ». Oui vraiment? « J'accepte la mort,

fusille-moi, je n'irai nulle part». Le garçon commença à la traîner par terre. Ma fille refusa de se lever. Tous ceux qui étaient à l'église étaient compatissants, d'autres filles pleuraient... Alors le milicien tira sur ma fille, une balle ici [d'un côté de la tête], puis une autre balle l'autre côté. Je me suis approchée de là où Yacyntha gisait, je me suis assise à côté d'elle dans un bain de sang.

1 : 00 : 12

C.K : Pendant que tu étais à côté de Yacyntha, après cette fusillade, peux-tu nous rappeler les derniers mots qu'elle t'a adressés?

R.R : Oui, elle m'a dit quelques mots...

C.K : Peux-tu nous rappeler encore? Je trouve que ce sont des mots de grande valeur.

R.R : Pendant qu'elle saignait, parce que quand cette veine est coupée, le sang ne s'arrête pas, j'ai crié : « Tu meurs, tu meurs » et... je l'ai serrée contre moi. Elle me dit : « Maman, si tu survivs, occupe-toi des orphelins ». Elle rendit l'âme. Je l'ai gardée sur mes genoux. J'ai baigné dans son sang pendant deux jours.

C.K : Là, à l'église ?

R.R : Oui, ce sont là les mots que m'a adressés ma fille. C'est cela qu'elle m'a dit. Il semble qu'elle le disait aussi souvent aux jeunes filles de son âge, que celle qui aura la chance de survivre aide des orphelins. Elle voyait de petites filles âgées de quatre ans - cinq ans dont les pères travaillaient chez PNLD, ces jeunes enfants ne trouvaient même pas de l'eau à boire et passaient leurs journées là-bas, Yacyntha était inconfortable avec cette situation. Cela l'incitait à s'occuper des plus vulnérables.

C. K : Là, à l'église?

R.R : Oui, elle allait ici et là pour chercher à manger pour ces jeunes enfants. Il y avait des biscuits distribués aux gens. Elle pouvait se présenter plusieurs fois pour en amener à ces jeunes enfants. Voilà... je ne peux rien ajouter.

C.K : Rien de plus.

R.R : Malheureusement, je n'ai aidé aucun orphelin jusqu'à maintenant, ça me brise le coeur. J'ai l'espoir qu'un jour Dieu m'aidera à assister ne fut-ce qu'un seul orphelin.

C.K: Si c'est cela ses dernières volontés qu'elle t'a confiées, si c'est cela son héritage qu'elle t'a laissé, finalement tu trouveras les moyens d'y parvenir.

R.R : Oui, vraiment, vraiment. On peut même les aider en les encourageant, quand ils nous voient courageux, c'est un grand réconfort pour eux... Sûrement, sûrement...

C.K : Quand avez-vous quitté cette église-là, par quel moyen?

R.R : Hyacinthe a été tuée le 17 ...

C.K : De quel mois....

R.R : Le 17 juin, nous avons quitté le 24 juin, ce qu'on appelait O.N.U. c'était quoi encore?

C.K : C'était la MINUAR [Mission des Nations Unies pour Assistance au Rwanda]

R.R : C'est la MINUAR qui nous a évacués.

C.K : Elle vous emmenait....

R.R : Elle nous a évacués vers Kabuga

C.K : C'est ainsi que tu as regagné Kigali après.

R.R : Nous y sommes retournés après la libération de Kigali.

C.K : Vous êtes restés à Kabuga et vous avez regagné Kigali après sa libération.

R.R : Oui.

C.K : Après le génocide, à votre retour, où t'es-tu installée? Comment as-tu essayé de te rétablir?

R.R : Je t'ai parlé de la fille de ma belle sœur et qui était avec moi à l'Eglise Ste Famille; elle a survécue, soit parce qu'elle nous a rejoints tardivement à l'Eglise ou parce que Dieu ne l'avait pas encore livrée aux bourreaux; elle est entrée à l'église sans se faire enregistrer; elle était originaire de Kibungo et poursuivait ses études à Kigali en logeant chez nous, elle était peu connue.

C.K. : Peu connue...

R.R. : Elle avait deux frères rescapés, j'ai vécu avec eux à Kabuga, ils allaient chercher de quoi manger, des bananes et bien d'autres choses.

C.K : C'est avec eux que tu as regagné Kigali.

R.R : C'est avec eux que je suis rentrée à Kigali. Nous sommes restés ensemble. La fille s'appelle Angélique Uwimana, je l'ai donnée en mariage plus tard, elle est actuellement en Belgique. C'est comme ma propre fille.

C.K. : Oui, c'est compréhensible.

R.R. : Oui

C.K : Nous sommes en 1994, vous essayez de vous reconstruire après le génocide. En bref, quelle vie as-tu menée, tu travaillais...

R.R : Comme je te disais, quand on a été éducateur, on est connu par beaucoup de monde. Arrivée à Kigali, j'ai commencé par KIPHARMA, parce que même auparavant, j'avais travaillé là.

C.K : Tu as trouvé du travail là.

R.R : J'ai été ré-embauchée là. Pendant trois mois je crois. Mais, chaque fois qu'on disait avoir découvert des ossements quelque part, j'y allais [à cette période, les rescapés essayaient de donner la sépulture décente aux leurs]. Chaque fois que l'on découvrait des ossements... Quand on n'a pas encore enterré les siens, c'est un problème. Alors, patronne a dit à son mari : « Est-ce que Rosa va s'occuper continuellement de l'affaire des ossements et être payée après? » Les gens m'ont rapporté cela, et à ce temps-là, cela me blessait.

C.K : Cela se comprend

R.R : Je lui disais mes quatre vérités. J'avais peur de personne. J'étais comme une détraquée. J'ai remis le tablier de travail, j'ai remis au patron toutes ses affaires. Il me demanda ce qui m'arrive. Je lui répondis que je ne veux pas entendre les remarques de son épouse. Il me demanda si j'ai bien réfléchi à ce que je fais, et m'invita à aller réfléchir encore, et revenir le lendemain remettre le matériel après avoir bien réfléchi. C'était le patron qui me parlait. Je suis partie et le lendemain je suis revenue pour remettre le matériel de travail. Je fis mes adieux, on me remit mon salaire. Je suis restée à la maison pendant deux semaines environ, on m'annonça que la Croix-Rouge embauchait et que les employés étaient bien payés là-bas... Une femme nommée Nabosibo, je ne sais pas si vous la connaissez, épouse d'un nommé Muhutu, est venue me chercher, en me disant : « Rester assise dans cette maison te rendra folle, viens et partons ». Nous nous sommes rendues à la Croix-Rouge, vraiment le salaire était très intéressant, nous étions très bien rémunérés.

C.K : Tu es embauchée..., tu es bien rémunérée.

R.R : On nous payait 200.000 francs. Je trouvais ce salaire exorbitant, mais il me laissait indifférente. Il y avait une jeune fille Hutu qui venait me surveiller souvent, parce que chaque éducatrice avait un pavillon de cinq bébés, et il fallait s'occuper de tous les besoins de l'enfant. Un bébé fait ses besoins dans ses habits, on doit le nettoyer, le laver et faire sa lessive.

C.K: Tu faisais la lessive...

R.R: Oui, cela fonctionnait ainsi. Elle venait me surveillait... sans que je le sache. Elle passait très souvent, soit disant pour dire bonjour. La dame qui m'a amené à la Croix-Rouge (Mariya Nabosibo) travaillait à la Banque BACAR; elle a quitté quand la BACAR se restructurait pour devenir FINA BANK.

Elle a travaillé à la BACAR avant la guerre. En arrivant à la BACAR après le génocide, elle dit à un certain Eustache Ndayisabye qui allait prendre la Direction Générale : « S'il y a une faveur que je peux vous demander... veuillez aider l'épouse de Rwanga à sortir de la crèche ». Ce dernier demanda où je me trouvais. Elle lui raconta toute mon histoire... et je fus embauchée à la BACAR. Aux cours de mes adieux à la Croix-Rouge, la jeune fille Hutu qui me surveillait est venue me parler en particulier; elle m'a avoué que ses visites journalières visaient à vérifier si je nourrissais correctement les bébés, si je ne les frappais pas... en un mot elle était espionne. Elle devait s'assurer que je faisais mon travail correctement. Mais, me dit-elle, nous avons trouvé en toi une bonne maman. Je répondis : « Quand bien même on serait méchant, peut-on frapper des bébés ? » Dans mon fort intérieur, j'ai un grand amour pour les enfants. J'ai demandé ce travail de la Croix-Rouge pour me tester. Je voulais voir si j'avais encore de l'amour pour les enfants.

C.K : Non seulement un emploi, mais un test personnel.

R.R : Une volonté de me tester pour voir si j'ai encore de l'humain en moi. Le moment venu, j'ai commencé à travailler à la BACAR.

1 : 11 : 12

C.K : Après avoir obtenu un emploi.

R.R. : Avant que je commence à travailler à la BACAR, les gens autour de moi se mettent à questionner mes compétences; « Cette vieille maman n'a jamais travaillé dans une banque, pourquoi l'a-t-on engagée directement, quelle expérience bancaire a-t-elle »? Il s'agit des gens qui te voient occuper un poste sans savoir comment tu es arrivé là. Eustache alla trouver le propriétaire de la BACAR et lui parla de moi: « J'ai une vieille dame voisine, elle a perdu toute sa famille et reste seule, et je vous supplie de bien vouloir l'embaucher ». Le propriétaire de la banque demanda mon curriculum vitae, quelques jours plus tard, il approuva mon embauche. On m'appelait *mukecuru* [la vieille]. Un jour, il m'appela et me demanda : « C'est vous que l'on surnomme Mukecuru »? Je répondis oui. Il me demanda de ne plus accepter le surnom de Mukecuru, et que lui non plus ne tolère pas qu'on l'appelle Muzee [le vieux]. Voilà comme je suis sortie de la crise... très... très... comment la qualifier... C'était une véritable crise, c'était une crise!

C.K : C'était une véritable crise et c'est compréhensible, reprendre le travail ne l'a pas supprimée complètement mais cela t'a aidée à rencontrer d'autres gens.

R.R : Rencontrer d'autres gens, échanger avec d'autres aide, car, par exemple, vous comme prêtre, quand nous nous rencontrons et que tu m'adresses la parole de Dieu, que nous commémorons la mémoire de nos défunts, cela me reconforte, ça me reconforte... Parce que, rester constamment gonflé risque de faire éclater le coeur. Cela me reconforte beaucoup.

C.K : Tu m'as raconté comment tu allais partout où on parlait des ossements trouvés. As-tu pu trouver ceux des tiens, as-tu pu les ensevelir? Y a-t-il ceux que tu n'as pas trouvés?

R.R : Un milicien libéré de la prison a révélé où se trouvaient les ossements des gens massacrés dans le secteur de Rugenge; alors Agnès Bazambanza est allée assister au déterrement.

C.K : Agnès BAazambanza, c'est qui?

R.R. : C'est la mère de Rupert [une famille amie]. Alors elle est allée regarder..., eh bien, les ossements conservent leur forme !) La chair se détache des os, mais les habits, par exemples les jeans, ne vieillissent pas vite. On peut identifier une personne à partir des habits qu'il portait et aussi à partir des os du crâne. Alors, elle a ramassé les restes et les a placés à l'écart ; elle est venue me chercher à la BACAR et m'a conduite là où étaient entassés ces ossements. En les observant attentivement, j'ai confirmé que c'étaient bien ceux des miens.

C.K : Tu les a reconnus, les enfants et leur père.

R.R : Les garçons avec leur père... Tandis que ma fille je l'avais enterrée dans ma parcelle à la maison. Je l'ai déplacée de chez moi et l'ai emmenée à Gisozi [mémorial] sachant que c'est véritablement Hyacinthe.

C.K : Elle, tu l'avais retrouvée, tu l'avais ensevelie.

R.R : Parce que c'est moi-même qui l'ai ensevelie.

R.R : Oui.

C.K : Actuellement ils reposent à Gisozi.

R.R : Ils sont à Gisozi avec les autres.

C.K : Pour venir jusqu'au Canada, comment l'idée est-elle venue, comment y es-tu parvenue ?

R.R : L'idée de venir au Canada m'est venue après que le gouvernement commençait à libérer les miliciens. Certains d'entre eux avaient des discours provocateurs. Quand on les croisait, ils pouvaient chuchoter des propos intenable à l'oreille. Un jour, l'un d'eux m'a dit: « Madame Rwanga, nous, on nous a fait sortir de la prison, quand reviendront les vôtres ? » Il parlait de la sorte pendant qu'on marchait à deux, je ne pouvais rien dire, rien faire ; j'étais sans mots. C'est traumatisant. Oui...d'autres se promenaient dans le quartier, faisant la ronde pour bien identifier où l'on habitait. Cela n'encourageait pas à oublier mais renforçait continuellement le sentiment de chagrin et de haine, sentiment qui

ne nous aide pas à nous rétablir. Je sais qu'on ne peut pas oublier, mais si on pouvait avoir la chance d'oublier...

C.K : On aurait la tranquillité du cœur.

R.R : On retrouverait un cœur paisible, et le pardon serait possible pour ceux qui le désirent.

C.K : C'est cela qui t'a poussée à penser ...

R.R : Ce fut ma raison de penser à venir au Canada ; mais aussi, dans mon premier temps de service à la BACAR, j'avais des douleurs au cœur, de temps à autres de petites hémorragies dans le nez. On me donna un petit crédit pour aller me faire soigner au Kenya. Comme résultats, on me signala que quelques vaisseaux sont à peine visibles avec risque de céder un jour. J'ai activement entrepris les démarches pour un départ au Canada. Je fus assistée par mon frère médecin, par mes collègues de service aussi, et j'atterris un jour au Canada pour les deux motifs : Me faire soigner et partir loin des propos intimidant à mon égard.

C.K : C'était arrogant

R.R : Voilà, je voulais être à l'abri de cette arrogance.

C.K : Tu me parles de ton frère. Est-ce que tu l'as revu plus tard ? Après combien de temps ? À quel moment as-tu reçu les nouvelles de ceux qui étaient partis en Uganda ?

R.R : Je ne les ai reçues qu'après la victoire du FPR [Front Patriotique Rwandais].

C.K : Ton papa et ta maman...

R.R : Ils sont morts avant la victoire du FPR

C.K. : Pendant leur exil en Uganda, tu n'as pas..., tu n'as jamais reçu leurs nouvelles avant que...

R.R : Non, j'ai eu leurs nouvelles à leur retour d'exil

C.K : C'est là où vous vous êtes vus.

R.R : Oui

C.K : Tes frères et sœurs, étaient-ils tous encore en vie ?

R.R : Non, quelques décès...un qui est tombé sur les champs de bataille, un autre mort à Kigali [avant le génocide]; il venait me rendre visite et les militaires rwandais l'ont battu, ils lui ont donné des coups de bottines au thorax, un poumon a éclaté ; il est mort à l'hôpital de Gishari probablement de la tuberculose. Les autres sont encore en vie.

C.K : Les autres sont en vie. Tes sœurs vivent encore.

R.R : Les filles sont là.

C.K. : Tu m'as également parlé de ton frère médecin...

R.R. : Mon frère médecin était très jeune lors de son exil, il a étudié à l'étranger, à Kampala, et au Kenya plus tard ; à présent, je dirais que c'est lui qui émerge dans notre famille.

C.K. : Tu es parvenue à atteindre Montréal, depuis que tu es ici, très brièvement, quelle vie tu as menée, par qui as-tu été reçue puisque tu ne connaissais pas le Canada ? Par où es-tu passée, quel a été ton cheminement ?

R.R. : À Montréal, j'ai été assistée par Rupert et je le remercie. Il m'a envoyé mille dollars, et j'ai ajouté six cents autres ; à cette époque-là, chez Ethiopian le billet d'avion coûtait 1600 dollars. Arrivée à Boston, est-ce Boston, ou bien ? J'y ai trouvé un jeune homme appelé NGANJI, c'est lui qui m'a accueillie chez lui. Le lendemain matin (il avait informé Rupert la veille soir), Rupert et sa femme sont venus me prendre en voiture, on n'avait convenu un endroit où nous devons nous rencontrer.

1 : 21 : 12

C.K. : Il vous a emmenée jusqu'ici ?

R.R. : Je suis entrée dans son véhicule avec sa femme jusqu'à Montréal.

C.K. : Rupert avait-il déjà écrit la bande dessinée-là ?

R.R. : Il l'avait écrite ; et même que grâce à ce livre [la Bande Dessinée] le passage à la frontière a été plus facile. Elle a été très utile.

C.K. : La bande...

R.R. : La bande dessinée. C'est elle qui m'a facilité tout. On m'a demandé si Rupert m'a fait payer de l'argent, je leur ai répondu qu'il est comme mon fils, qu'il ne peut pas m'escroquer de l'argent. C'est la vérité, je ne suis pas sortie du véhicule pour traverser à pied comme c'est d'usage à la frontière, non. Rupert et sa femme m'ont tranquillement emmenée dans leur véhicule jusque chez eux.

C.K. : Jusque chez lui, jusque Montréal.

R.R. : Oui. Nous avons fait un arrêt à la frontière, on nous a fait un interrogatoire, après nous avons repris la route jusqu'ici.

C.K. : Depuis combien de temps es-tu ici, combien d'années viens-tu de passer ici ?

R.R. : Cinq ans, je pense... Deux mille un, deux mille trois ?

Je suis arrivée en deux mille quatre, au mois de juin. C'est bientôt cela, c'est vrai.

C.K. : C'est bientôt cela, c'est vrai. Quant à la vie d'ici au Canada...

R.R. : La vie que je mène ici au Canada c'est grâce aux Rwandais que j'ai trouvés ici, des gens généreux que Dieu m'envoie. Vraiment, Dieu fait pour moi des miracles que je ne peux pas énumérer, car, si je les énumère tous, tu ne me croiras pas.

On me demande : « de quoi as-tu besoin » ? Si je réponds qu'il me manque de l'eau, la personne entre avec de l'eau...beaucoup d'eau ! Je taquine souvent en disant qu'on m'apporte tout un puits !

C.K : Je sais que l’an dernier tu es retournée au Rwanda, comment as-tu trouvé le pays, quelle impression as-tu eue, sens-tu l’envie d’y retourner ?

R.R : Le Rwanda est splendide, beaucoup de choses ont évolué, beaucoup, beaucoup, le pays s’est développé dans tous les domaines. Personnellement, je souhaite que le pays se développe aussi dans le domaine social, que le peuple parvienne à la réconciliation ; je souhaiterais y retourner [et rester pour longtemps] et Dieu aidant, après l’obtention de mes documents [les papiers canadiens], je ne reviendrais ici que pour mes soins médicaux. J’en serais ravie ; au Rwanda la vie est très agréable.

C.K. : Tout-à-l’heure, tu as parlé de soins médicaux, tu nous as dit une fois que tu as dû aller te faire soigner à Nairobi ? Le résultat de tes tests à Nairobi est-il le même que celui d’ici. Avant cela, as-tu connu d’autres problèmes de santé au Rwanda, avant le génocide ?

R.R. : Avant le génocide, j’étais solide comme une pierre. Je montais la pente qui va à l’église Sainte Famille, depuis le pied de la colline jusqu’au sommet avec mes enfants en courant ; les gens disaient que j’avais le même âge que mes enfants ; je répondais que malgré l’âge je me sentais encore forte. J’avais aucun problème. Les changements dans mon corps se sont manifestés après le génocide...Oui, après le génocide, je ne...angoisse... problème cardiaque, le cerveau en mauvais état, rien qui fonctionnait, tout cela s’est manifesté après le génocide

C.K : Après le génocide... tu sens des choses qui ne marchent pas bien dans ta santé, les médecins ont-ils confirmé la présence d’une telle ou telle maladie ?

R.R : L’hépatite C je l’ai, mes reins sont malades et le cœur. A vraie dire, il s’agit de tous les organes importants. Mais comme je respecte le régime, je tiens bon et j’évite une destruction rapide de ces organes, si je peux parler ainsi.

C.K : La rigueur du régime et les médicaments...

R.R : Oui...Et les médicaments...

C.K : Maintenant je souhaiterais clôturer cet interview ; nous avons fait plus ou moins le tour sur ta vie personnelle ; aurais-tu quelque chose à ajouter, comme mot de clôture ?

R.R : Comme mot de clôture, en kinyarwanda on dit : « *amaraso arasama* [qui verse le sang d’autrui ne peut pas vivre en paix] ». Je n’ai pas tué, on a tué les miens, moi non plus, je n’ai pas une bonne santé, mais celui qui a tué n’a rien gagné. Peut-être a-t-il plus de maladies que moi. Je souhaite un monde meilleur, que chacun comprenne la gravité du mal qu’on commet en versant le sang de quelqu’un d’autre. Je me réjouirais à l’idée que nous avons fait de grands progrès vers l’amour que Dieu exige des nous. L’amour qui a fait que Fils de Dieu soit sacrifié. Pour moi, je le comprends ainsi.

C.K : Aurais-tu autre chose à ajouter que nous aurions oubliée ? Comme je t’ai expliqué, il s’agit d’un dialogue entre toi et moi, tu peux ajouter ce qui te semble important à mentionner, même si je n’ai pas posé de question là-dessus. Tu as parlé des changements que tu souhaiterais dans la vie sociale au Rwanda, qu’est-ce qui

pourrait aider pour y parvenir ? Qu'est-ce qui peut aider le Rwanda ? Aider la jeunesse rwandaise, ce qui peut aider les rwandais dans cette période post-génocide?

R.R : D'après moi, le bon voisinage et de pardon, c'est cela l'essentiel ; le pardon qui vient de celui qui se sent capable de pardonner librement, sans y être obligé par la loi. Ecouter sa conscience, trouver des mots à utiliser pour s'adresser à l'autre, afin d'arriver à l'ultime objectif : être des rwandais unis. La jeunesse nous prendra pour modèle, elle grandira avec un cœur aimant. Grandir avec l'idée Hutu, Tutsi ou Twa ne mène nulle part. Que ceux qui le peuvent corrigent cette erreur du passé et montrent aux jeunes que c'est possible de vivre en harmonie.

C.K : Je te remercie beaucoup.